

leurs têtes promenées au bout des piques furent les drapeaux sanglants de l'insurrection.

Toutefois, parmi ces explosions de la fureur populaire, se révélait encore la gravité qui caractérise l'Espagnol. De sages dispositions étaient faites pour organiser la défense nationale. Les membres des juntas, nommés par le peuple, étaient pris parmi les hommes les plus éclairés comme les plus énergiques; et, pour donner de l'unité aux efforts, toutes les juntas provinciales accordèrent la suprématie à la junta de Séville, la plus grande après Madrid, et la plus riche ville de l'Espagne.

Le premier acte de cette junta suprême fut de déclarer la guerre par terre et par mer à Napoléon et à la France, en proclamant que les Espagnols ne déposeraient pas les armes avant que Ferdinand et sa famille n'eussent été replacés sur le trône, et que la nation n'eût été rétablie dans sa dignité, son intégrité, son indépendance.

Les habitants de toute classe répondirent à l'appel des juntas.

La nation entière était debout, et de tout ce royaume cédé à Napoléon par les contrats de Bayonne, il ne restait plus aux Français que les places isolées où ils tenaient garnison.

Cependant Napoléon ne pouvait plus reculer : ni son caractère ni les circonstances ne le permettaient. Remettre Ferdinand sur le trône, c'était placer aux portes de la France un irréconciliable ennemi, c'était livrer l'Espagne au cabinet britannique, c'était faire de la Péninsule une province anglaise. Quelques imprudences qu'eût commises son lieutenant, il fallait en accepter la solidarité. La validité des conventions de Bayonne n'était plus qu'une question de force.

Déjà l'Espagne comptait sous les armes cent cinquante mille hommes de troupes réglées, soutenues par toute la population insurgée. Les Français n'étaient que soixante-dix mille, dont vingt mille hommes disponibles avec quatre-vingts pièces de canon.

C'était plus qu'il ne fallait pour combattre les armées espagnoles ; mais cette guerre ne ressemblait à aucune des précédentes. En Autriche, en Prusse, en Italie, on allait chercher l'armée ennemie ; on la battait et le pays était soumis : en Espagne, les armées formaient la moindre force, et leur défaite ne soumettait pas un homme en dehors du rayon des opérations militaires.

Le sol était couvert de combattants ; chaque détour, chaque rocher, chaque arbre cachait un ennemi ; du fond des vallées, du sommet des montagnes partaient des coups mortels dirigés par des mains invisibles ; c'était une bonne fortune que de rencontrer devant soi des troupes que l'on pût saisir corps à corps ; mais quand on les avait battues, les affaires n'en étaient pas plus avancées.

Napoléon vit avec regret qu'il fallait diviser son armée pour opérer contre des provinces insurgées : ce système d'éparpillement était contre ses habitudes ; mais la force des choses le commandait.

Néanmoins, ses instructions à ses lieutenants tendaient à corriger ce qu'il y avait de vicieux dans des manœuvres séparées, en leur imprimant un ensemble qui devait les faire réussir, s'il était bien obéi.

Il prit soin que les mouvements des divers corps fussent combinés de manière qu'ils pussent, en agissant chacun vers un point différent, se soutenir mutuellement, s'appuyer l'un sur l'autre et cerner pour ainsi dire l'insurrection.

Dupont eut ordre de se porter sur l'Andalousie ; Junot devait l'appuyer en détachant de l'armée du Portugal trois mille hommes qui fileraient par Badajoz ; Moncey devait soutenir la gauche en marchant sur Valence. Ces trois corps étaient destinés à comprimer tout le midi.

Dans le même temps, deux colonnes de quatre mille hommes chacune, sous Schwartz et Chabran, débouchaient de Barcelone, se dirigeant l'une sur Valence, pour combiner son mouvement avec celui de Moncey, l'autre sur Sarragosse, où Lefebvre-Desnouettes conduisait directement par Pampelune une division de six régiments. Enfin Bessières, concentré à Burgos, fut chargé de dompter les insurgés de la Galice et des Asturies, et de maintenir les communications avec la France.

Dès le commencement, les lieutenants de l'empereur firent des fautes. Murat malade et plein de dépit de n'avoir pas la couronne d'Espagne, avait perdu toute énergie. Savary le remplaçait dans la direction des affaires à Madrid, et dirigeait toutes les troupes vers Dupont, fortement engagé en Andalousie.

L'empereur lui fit entendre de vifs reproches. Pourquoi dégarnir Madrid? Pourquoi prendre l'offensive en Andalousie, tant que les affaires de la Galice n'étaient pas décidées? C'était Bessières qu'il fallait renforcer, puisqu'il se battait pour les communications de l'armée.

« Le coup qui sera porté au maréchal Bessières, écrivait l'empereur, donnera le tétanos. Qu'importent aujourd'hui Valence et l'Andalousie? La seule manière de renforcer Dupont, c'est d'envoyer des troupes à Bessières. Il n'y a pas un habitant de Madrid, pas un paysan des vallées qui ne sente que l'Espagne tout entière est dans les mains du maréchal Bessières. Quel malheur que dans cette grande affaire on se soit donné volontairement vingt chances de moins pour le succès! »

Napoléon avait d'autant plus raison d'insister, que les insurgés rassemblaient au nord des troupes considérables. Une armée, composée des forces de Castille, de Léon et de la Galice, s'avancait sur Valladolid.

L'orte d'environ quarante mille hommes, elle était commandée par les généraux Cuesta et Blake : ce dernier venait de remplacer Filangieri que les Galiciens avaient massacré parce qu'il voulait rester sur la défensive.

Enfin, suivant les instructions pressantes de l'empereur, des ordres furent envoyés de toutes parts pour faire parvenir des renforts à Bessières, et il put réunir une petite armée de douze mille hommes.

Parmi eux se trouvait un régiment de cavalerie de la garde et

une partie de la division du général Mouton, qui avait combattu à Friedland. Bessières n'hésita plus à courir au-devant de l'ennemi. Il le rencontra le 14 juillet à Médina de Rio-Seco.

Trente mille Espagnols occupaient sur un plateau une position avantageuse : ils étaient formés sur deux lignes ; la première, forte de dix mille hommes appuyés par une batterie de quinze pièces, avec la cavalerie un peu en arrière ; la seconde, à douze ou quinze cents toises de la première, plus nombreuse, ayant une artillerie formidable.

Bessières résolut d'attaquer aussitôt ; son plan consistait à porter la plus grande partie de ses forces dans l'intervalle qui séparait les deux lignes et à les écraser successivement.

Il déploya devant la première ligne un rideau de tirailleurs soutenus par une brigade ; puis il forma le gros de l'infanterie sous Merle et Mouton, en colonne serrée, au fond d'un vallon qui suit la route et qui sépare le plateau en deux parties sur lesquelles se déployaient les deux lignes ennemies.

Cependant les Espagnols ne s'occupaient qu'à répondre à la fusillade engagée sur leur front, lorsque Merle, dépassant la première ligne, se mit à gravir le plateau sur ses derrières ; en un instant elle se vit entourée, fut saisie d'effroi, se rompit et s'enfuit dans le plus grand désordre, abandonnant ses canons, et laissant huit cents morts sur le champ de bataille.

La deuxième ligne, que Mouton tenait en échec, accourut et combattit avec vivacité pour reprendre le plateau ; mais pendant que l'infanterie lui tenait tête, Lassalle, avec sa cavalerie, la déborda par la gauche et fit sur ses flancs une charge terrible : elle ne put résister au choc, et se dispersa dans toutes les directions. Les plus braves essayèrent de se rallier dans Médina ; Mouton les culbuta à la baïonnette ; la ville fut saccagée par ses soldats. Les fuyards, poursuivis par la cavalerie sur la route de Benavente, furent sabrés pendant plusieurs lieues.

Cette bataille coûta aux Espagnols cinq mille hommes et quinze pièces de canon ; les Français ne comptèrent que cent cinq hommes tués et cinq cents blessés.

L'empereur, en l'apprenant, fut transporté de joie :

— Bessières, s'écria-t-il, a mis Joseph sur le trône ; cette bataille lui aplanit le chemin de Madrid ; et reprenant malheureusement con-

fiance dans ses lieutenants, il quitta Bayonne, croyant son œuvre accomplie.

Il est vrai que la route de Madrid était ouverte à Joseph. Jusqu'à le nouveau roi n'avait pas osé s'aventurer dans ses états ; l'attitude sinistre de la population l'avait retenu à Burgos, incertain s'il passerait outre.

La victoire de Rio-Seco assurait les premiers pas de cette royauté douteuse. Joseph n'eut plus à craindre de rencontrer ses sujets embusqués sur son passage.

Mais ils n'en étaient guère plus empressés à l'accueillir. Pendant que les journaux de Paris faisaient une description pompeuse des fêtes qui signalaient la marche du cortège royal, le cortège se trouvait trop heureux de n'être pas salué à coups de fusil, et de recevoir les hommages trompeurs des hommes officiels.

Le peuple, morne et silencieux, regardait d'un air de menace ce gouvernement intrus qui courait les grandes routes ; dans beaucoup d'endroits, les habitants se renfermaient chez eux pour mieux témoigner leur mépris au roi de l'étranger.

Le 20 juillet, le roi Joseph fit son entrée à Madrid, et put apprécier au premier coup-d'œil la pesanteur de la couronne qu'on lui imposait.

Pas un habitant ne se montrait dans les rues ; les portes et les fenêtres étaient soigneusement fermées ; la curiosité même, qui a toujours tant de part au bruit des cérémonies royales, n'eut aucune action sur une population irritée ; elle eût craint sans doute qu'on ne prit le moindre mouvement pour de l'enthousiasme.

En vain, pour animer le désert de Madrid, la garnison sous les armes déploya-t-elle ses pompes militaires ; en vain, pour ne pas laisser dans l'isolement ce roi qui prenait possession de sa capitale, tous les Français établis dans la ville coururent-ils à sa rencontre ; c'était sur les Castillans qu'on venait régner, et pas un Castillan ne se présentait.

Il fallut, pour composer un cortège indigène, enrôler des portefaix et des porteurs d'eau, véritables lazzaroni, qui, moyennant solde, et enthousiasmés par le vin, entouraient la voiture royale, en vociférant : *Viva el rey Jose !*

Ces vains cris ne trompaient personne ; on savait qu'ils partaient des poumons et pas du cœur. D'autres manifestations étaient plus significatives. Il avait été ordonné de tapisser les maisons. Beaucoup

d'habitants refusèrent d'obéir aux prescriptions de l'autorité ; les plus insolents furent ceux qui s'y conformèrent ; ils suspendirent à leurs fenêtres de sales haillons et de vieux lambeaux.

Pour ranimer ce peuple boudeur et sauvage, on imagina de le séduire par des fêtes : spectacles gratuits, danses, illuminations, tout fut prodigué. Charles IV avait défendu les combats de taureaux ; Joseph I^{er} fit annoncer au peuple qu'en commémoration du joyeux avènement, il y en aurait huit à deux jours d'intervalle l'un de l'autre.

C'était assurément prendre les Espagnols par leur faible. Mais voilà que tout à coup les jeux du cirque sont suspendus ; les taureaux s'arrêtent au milieu de leur course rapide : le roi *Jose* s'enfuit de Madrid et va de nouveau se renfermer dans Burgos. Des nouvelles désastreuses étaient arrivées de l'Andalousie.

L'Espagne abandonnée à elle-même, sans roi et sans armée, osa se lever et jeter le gant au formidable empereur. Une vive résistance fut organisée ; les juntes provinciales firent des efforts désespérés ; les troupes françaises occupaient la Catalogne, l'Aragon, la Navarre ; sur tous les points elles firent face à l'ennemi. Moncey, dans le royaume de Valence, s'illustra par de nouvelles victoires.

Ces succès balancèrent la perte de la flotte française, retirée à Cadix depuis la bataille de Trafalgar, et dont les insurgés espagnols parvinrent à se rendre maîtres ; elle se composait de cinq vaisseaux de ligne, d'une frégate et de quatre mille marins. Les Français eurent à subir de plus tristes revers : l'insurrection avait gagné promptement la Galice et l'Andalousie, et le général Dupont se trouvait engagé dans le royaume de Cordoue avec un corps d'armée de vingt-deux mille hommes ; enveloppé par des forces plus considérables, mais que la valeur française eût certainement dissipées, ce malheureux général, après des hésitations sans nombre, des retards coupables, quelques simulacres d'une bataille engagée avec mollesse, posa honteusement les armes devant l'ennemi.

La désastreuse capitulation de Baylen était la seule trace qui eût encore flétri, depuis vingt ans, la gloire militaire de la France.

Un article de cette déplorable convention stipulait que les soldats français seraient fouillés et qu'on leur enlèverait les dépouilles provenant du vol des églises et des propriétés particulières.

Le corps d'armée tout entier, après avoir subi cette déshonorante

recherche, fut déclaré prisonnier de guerre et relégué sur les pontons de Cadix. Dix batailles perdues eussent été moins fatales à l'empire.

Napoléon était à Bordeaux, lorsque le 1^{er} août il apprit la capitulation de Baylen. Sa douleur fut égale à son indignation ; il sentait vivement la honte ineffaçable attachée à ce funeste traité, et son abattement était si visible, qu'ayant aussitôt fait appeler Maret, ce ministre s'écria :

— Votre majesté est-elle malade ?

— Non.

— L'Autriche lui a-t-elle déclaré la guerre ?

— Plut à Dieu que ce ne fut que cela.

— Qu'est il donc arrivé ?

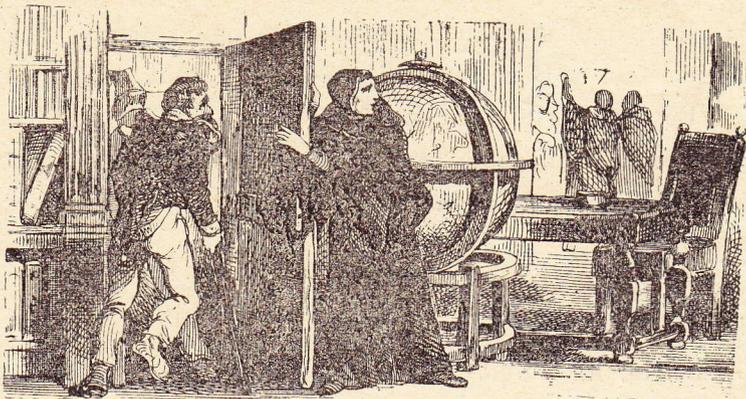
L'empereur lui raconta ce qui s'était passé. Puis il ajouta d'un ton animé :

— Qu'une armée soit battue, ce n'est rien ; le sort des armes est journalier, et l'on répare une défaite. Mais qu'une armée fasse une capitulation honteuse, c'est une tache pour le nom français, pour la gloire des armes. Les plaies faites à l'honneur ne guérissent point. L'effet moral en est terrible. Comment ! on a eu l'infamie de consentir à ce que nos soldats fussent fouillés dans leurs sacs comme des voleurs ! Devais-je m'attendre à cela du général Dupont, un homme que je soignais, que j'élevais pour le faire maréchal ! On dit qu'il n'y avait pas d'autre moyen de sauver l'armée, de prévenir l'égorgeement des soldats. Eh ! il eût mieux valu qu'ils eussent tous péri les armes à la main, qu'il n'en fût pas revenu un seul. Leur mort eût été glorieuse ; nous les eussions vengés. On retrouve des soldats, il n'y a que l'honneur qui ne se retrouve pas.

Une commission militaire fut instituée pour juger les généraux Vedel et Dupont, mais elle n'eut à prononcer aucun jugement, et l'Empereur, pour ne pas entretenir trop longtemps l'Europe et la France du désastre de ses armes, se contenta de faire détenir les généraux qui avaient subi la capitulation de Baylen ; l'honneur français réclamait une réparation plus sérieuse.

Le maréchal Bessières, duc d'Istrie, vengea l'opprobre de Baylen sous les murs de Médina, où quatorze mille soldats français dispersèrent cinquante mille Espagnols.

Cependant Joseph Bonaparte, ce fantôme qui n'avait de roi que



le nom, avait paru à Madrid et y avait reçu les hommages d'un petit nombre d'Espagnols traîtres à leur patrie.

Il était à peine installé dans sa capitale, que l'armée espagnole, commandée par la Romana, et qui, après avoir pris part au triomphe de Friedland, se trouvait en quelque sorte prisonnière sur les bords de la mer Baltique, réussit à s'embarquer sur des vaisseaux anglais et vint se joindre aux partisans de Ferdinand VII. Le 31 juillet 1808, une armée anglaise prit terre à trente lieues de Lisbonne, sous les ordres de sir Arthur Wellesley, connu depuis sous le nom de lord Wellington. Junot, qui commandait à peine à dix mille hommes, fut vaincu à Vimeiro et réduit à évacuer le Portugal ; toutefois, en se retirant, il conclut à Cintra une capitulation honorable pour ses armes, et qui fit ressortir davantage la honte de Baylen, en montrant quelles conditions les armées françaises avaient droit d'imposer à l'ennemi lorsqu'elles se résignaient à ne plus combattre. Le Portugal n'en fut pas moins perdu en quelques jours et envahi par les Anglais.

Le 1^{er} août 1808, Joseph Bonaparte, détrôné, pour ainsi dire, avant d'avoir régné, se vit contraint de fuir Madrid et de se retirer à Vittoria.

Les forces françaises furent concentrées sur Burgos. Le peuple espagnol proclama de nouveau Ferdinand VII roi d'Espagne, et pendant que ce prince, d'ailleurs peu digne de ce dévouement, sollicitait, dans sa prison de Valençay, l'honneur d'être admis par alliance dans la famille de Napoléon, la nation généreuse proclamait ses droits mé-



connus s'épuisait en sacrifices et confondait dans un même amour son indépendance, son prince et sa foi.

L'Europe observait avec attention les débuts de cette lutte héroïque ; elle reconnaissait à quelques symptômes certains l'affaiblissement de la puissance impériale ; elle faisait silencieusement des vœux pour le succès de cette cause espagnole, la vraie cause des rois et des peuples.

Napoléon ne s'abusait pas sur ces dispositions malveillantes, mais il en gardait soigneusement le secret au fond de son cœur ; il savait bien que si la victoire soumet les nations à la dure loi de la nécessité, elle n'établit entre le vainqueur et le vaincu que des amitiés douteuses et dont la durée est subordonnée ax vicissitudes de la fortune.

Pouvait-il ajouter une grande foi aux promesses arrachées à la Russie par le canon de Friedland ? N'avait-il pas à se défier de l'alliance de cette Prusse tant de fois humiliée par ses armes, de cet empire d'Autriche que son épée avait amoindri et déchiré ? Les princes de la confédération du Rhin ne subissaient-ils pas à regret le joug de la France ?

Ses frères eux-mêmes, qu'il avait élevés au trône, ne songaient-

ils pas à l'abandonner, soit pour se soustraire à ses ordres impérieux soit pour satisfaire aux besoins de leurs peuples ?

Voilà ce que Napoléon comprenait sans se faire illusion, et les revers dont ses armes avaient été affligées en Espagne l'avaient d'autant plus irrité, qu'il sentait bien que la victoire était la seule condition de son existence.

Aussi, avant de se porter en Espagne et d'y relever par lui-même l'honneur de ses troupes, il sentit qu'il avait besoin d'obtenir des rois de l'Europe de nouveaux gages d'union, peu sincères peut-être, mais propres à éblouir ses ennemis et à donner le change à la France.

Un congrès pacifique de souverains fut convoqué à Erfurth : l'Empereur y tint comme une cour plénière de rois ; il y reçut les hommages des souverains du nord et de l'Allemagne ; les acteurs du Théâtre-Français eurent l'ordre de partir pour Erfurth et d'y donner des représentations, auxquelles assistèrent les princes du continent ou leurs ambassadeurs. Comme on jouait la tragédie d'*OEdipe*, l'acteur qui remplissait le rôle de Philoctète ayant prononcé ce vers,

L'amitié d'un grand homme est un bienfait des dieux

l'empereur Alexandre saisit la main de Napoléon et parut remercier le Ciel d'avoir réalisé pour lui cette maxime.

Cette émotion dramatique était peut être feinte, mais les sentiments qu'elle révélait devaient s'évanouir comme une illusion de théâtre. Tout ce que Napoléon obtint d'Alexandre fut qu'il s'unirait à lui pour demander au cabinet de Londres une paix qui fut refusée.

Le 26 octobre 1808, Napoléon ouvrait le corps législatif et annonçait à l'Europe que ses aigles ne tarderaient pas à planer sur les tours de Lisbonne ; cette prophétie devait être plus tard démentie.

Le 4 novembre, l'empereur entra en Espagne ; le lendemain il était à Vittoria. La face des choses changea comme par enchantement ; une armée espagnole fut dispersée près de Gamonal, en Estramadure ; une autre armée fut détruite à Espinosa de Los-Montéros, en Galice.

Les insurgés d'Andalousie et d'Aragon furent écrasés à Tudela, et Napoléon, partout vainqueur, parut au pied des remparts de Madrid.

Cette ville avait été dépavée et barricadée ; les couvents et les

maisons étaient crénelés et matelassés ; tout annonçait les horreurs d'un siège ; mais, après un engagement de courte durée, les magistrats de Madrid vinrent implorer la clémence de Napoléon, et leur capitale fut occupée par ses troupes.

Ainsi s'accomplissaient les ordres de Napoléon, lorsque au début de la campagne il avait adressé à sa grande armée cette harangue emphatique :

« Soldats, après avoir triomphé sur les bords du Danube et de « la Vistule, vous avez traversé l'Allemagne à marches forcées ; je « vous fais aujourd'hui traverser la France sans vous donner un mo- « ment de repos.

« Soldats, j'ai besoin de vous, la présence hideuse du léopard « souille les continents d'Espagne et de Portugal ; qu'à votre aspect « il fuie épouvanté. Portons nos aigles triomphantes jusqu'aux colon- « nes d'Hercule ; là, aussi, nous avons des outrages à venger. Soldats, « vous avez surpassé la renommée des armées modernes, mais avez- « vous égalé la gloire des armées de Rome, qui, dans une même « campagne, triomphèrent sur le Rhin et sur l'Euphrate, en Illyrie et sur le Tage ?

« Une longue paix, une prospérité durable, seront le prix de vos « travaux. Un vrai Français ne peut, ne doit point prendre de repos « jusqu'à ce que les mers soient ouvertes et affranchies. »

L'un des premiers actes de l'empereur, après l'occupation de Madrid, fut d'abolir l'inquisition et de réduire des deux tiers le nombre des couvents. (1)

Napoléon quitta Madrid, pour marcher à la rencontre des Anglais, dont une armée avait envahi le territoire espagnol. Au seul bruit de son approche, le général Moore et ses alliés furent saisis de crainte et reculèrent de position en position.

Cette retraite fut aussi funeste aux Anglais que la bataille qu'ils avaient voulu éviter ; elle leur fit perdre neuf mille hommes, dix mille chevaux, leur artillerie, leurs magasins et leur caisse militaire.

La rapidité de leur fuite ne les sauva pas du danger dont les menaçait Napoléon ; ils étaient à peine arrivés au port de la Corogne, que les Français les atteignirent et leur livrèrent un combat meurtrier

(1) Gabour : Histoire de Napoléon Bonaparte.

qui coûta la vie au général Moore et à deux mille cinq cents hommes. Les débris de l'armée anglaise parvinrent cependant à s'embarquer à la faveur de la nuit.

Pendant que ces événements se passaient au nord-ouest de la Péninsule le maréchal Lannes, à la tête d'une armée considérable, pressait le siège de Sarragosse.

Cette malheureuse cité opposa aux attaques des Français la résistance la plus héroïque, et qui rappelle le magnanime dévouement de ces villes de l'antiquité qui ne livraient aux conquérants du monde, aux soldats de Scipion ou de César, que des murailles détruites sur lesquelles il n'était plus besoin de passer la charrue, et des spectres hideux, seule population qui eût survécu à la faim.

Fortifiée par le dévouement et l'exemple de ses moines, qui parcouraient les rangs des assiégés, un crucifix à la main, Sarragosse, après avoir supporté huit mois d'attaque et vingt-huit jours de tranchée ouverte, réstista encore pendant vingt-trois jours de rue en rue et de maison en maison ; chaque habitation, chaque abbaye, chaque église était transformée en forteresse dont il fallait faire le siège, et qui ne cédait qu'à la mine et aux flammes.

Cinquante-quatre mille Espagnols de tout âge et de tout sexe périrent victimes de ce magnanime dévouement. Il fallut plusieurs fois renouveler l'armée assiégeante, que la contagion décimait plus encore que les nombreuses guérillas répandues dans la campagne.

Lorsque le duc de Montebello se fut rendu maître de ce monceau de décombres, il traita avec humanité les débris de cette population infortunée, qu'une affreuse épidémie, plus redoutable encore que la guerre, continuait à diminuer.

Plus de deux mille personnes périssaient chaque jour, et les hôpitaux, encombrés de malades et de morts, ressemblaient à d'impurs cimetières.

Ce fut un des grands actes de ce duel de cinq ans durant lequel l'Espagne osa se mesurer avec Napoléon. Si les yeux de cet homme avaient pu s'ouvrir, ils auraient vu pâlir cette étoile à laquelle une croyance superstitieuse attachait la fortune de l'empereur ; mais Napoléon ne vit là qu'un accident de la guerre.

Le roi Joseph était rentré à Madrid le 22 janvier 1809, et le len-

demain Napoléon lui-même, rappelé vers le nord par les menaces de l'Autriche, avait reparu dans la capitale de son empire.

Cependant l'Espagne tout entière était en feu ; on retrouvait Sarra-gosse dans chaque province, et partout où les accidents du terrain, un défilé, un pont, un torrent, un bois, permettaient de dresser une embuscade à l'armée française et de triompher soit par la ruse, soit par le nombre, de cette grande armée qu'on ne pouvait affronter en rase campagne.

Les prisonniers étaient livrés à d'horribles supplices ; sur toutes les routes on trouvait de malheureux Français égorgés ou noyés dans les citernes, et auxquels souvent, par un raffinement de cruauté dont les races du midi peuvent seules donner l'exemple, on avait arraché le cœur et les entrailles : c'était une guerre sauvage, où tout ce qui portait une cocarde française était d'avance dévoué à la mort.

Les *afrancesados* (c'est ainsi qu'on désignait les Espagnols partisans du roi Joseph) étaient surtout traités avec une rigueur sans pareille : on les traquait comme des bêtes fauves, et on les faisait mourir dans

CHAPITRE XXXIV

**Batailles de Thaan, — Landshut, — Eckmühl, —
Ratisbonne, — Ebersberg, — Prise de Vienne.**

Des événements non moins graves se passaient sur les bords du Danube. L'empereur d'Autriche n'avait point oublié les humiliations de Campo-Formio, de Lunéville et de Presbourg.

Plus d'une fois, pendant les campagnes de Prusse et de Pologne, lorsque la victoire avait paru hésiter à suivre les drapeaux de Napoléon, les armées autrichiennes avaient fait des mouvements dont l'empereur des Français entrevit toujours le véritable caractère.

Napoléon comprenait sans peine que le seul moyen de conserver la paix avec l'Autriche consistait à vaincre sans cesse les autres puissances coalisées contre sa couronne ; mais il dissimulait ce qu'il pensait de cette amitié douteuse et malveillante, parce que son grand principe était de n'avoir jamais affaire qu'à un seul ennemi. Lorsque le cabinet de Vienne eut vu l'élite des troupes françaises occupée en Espagne à une guerre sans résultat, il crut le moment favorable pour opérer une diversion sur les frontières de l'est, et après avoir organisé aussi secrètement que possible une armée de quatre cent mille hommes, commandés par l'archiduc Charles, il fit envahir le territoire de la Confédération du Rhin.

Le 9 avril, le prince Charles écrivait à Berthier :

« D'après une déclaration de sa majesté l'empereur d'Autriche à d'effroyables tourments. Quant aux soldats français faits prisonniers dans les combats, ce qu'ils pouvaient obtenir de plus heureux était d'être conduits sur des vaisseaux appelés pontons, où ils avaient à subir toutes les horreurs du désespoir, de la misère et de la faim.

Tels étaient les obstacles que deux cent mille hommes, l'élite des troupes de l'empire, rencontraient sur la terre d'Espagne. Peut-être seraient-ils venus à bout de les surmonter si de funestes divisions ne s'étaient mises parmi les généraux.

Ces hommes qui croyaient tous avoir des titres égaux au commandement suprême, et dont plusieurs avaient conquis des royaumes, ne voulaient accepter d'autre suprématie que celle de Napoléon. Au lieu de se concerter et de s'entendre, comme l'empereur le leur avait prescrit, ils agissaient au hasard, au gré de leur inspiration particulière, sans ensemble et sans discipline.

Cet état de choses ne pouvait avoir que de funestes résultats ; sir Arthur Wellesley le mit à profit pour les intérêts de l'Espagne et de l'Angleterre. Vainement Gouvion-Saint-Cyr remportait-il une victoire non loin de Tarragone ; vainement Sébastiani était-il victorieux à Ciudad-Réal, Victor à Médelin, le maréchal Soult à Oporto, où périrent vingt mille Portugais, ces convulsions héroïques du courage

français ne pouvaient que retarder la catastrophe dont leurs aigles étaient menacées, et accroître la haine en même temps que le désespoir des Espagnols.

Le 28 juillet 1809, le roi Joseph et le maréchal Victor, qui commandaient en personne, perdirent contre sir Arthur Wellesley la bataille de Talavera, qui fut chaudement disputée. Déjà le Portugal avait été évacué par l'armée française ; les victoires d'Almonacid, d'Ocana, d'Alba de la Tormès, la prise de Tolède et la capitulation de Gironne terminèrent cependant avec honneur pour les troupes cette campagne en 1809.

La guerre fut un peu ralentie par l'hiver, et elle eût été poussée avec plus d'activité et avec plus de bonheur pour la cause ennemie, si la division ne s'était mise entre les Anglais et les Espagnols. Ces derniers soutinrent pendant quelque temps à eux seuls le fardeau de la lutte, et leurs alliés se replièrent sur le Portugal.

l'empereur Napoléon, je prévient M. le général en chef de l'armée française que j'ai l'ordre de me porter en avant avec les troupes sous mes ordres, et de traiter en ennemi toutes celles qui me feront résistance. »

Le même jour l'armée autrichienne franchissait l'Inn. Napoléon en fut informé le 12 au soir et, deux heures après il était en route ; le 14, il arrivait à Strasbourg, sans suite et sans équipage, accompagné seulement de Joséphine, dont le bonheur allait être à jamais compromis par les succès mêmes de cette glorieuse campagne.

Berthier avait reçu l'ordre de concentrer l'armée ; mais dès les premiers moments, il avait montré que la haute position de généralissime était au-dessus de ses forces.

Malgré les instructions de l'Empereur, malgré les observations de Davoust et de Masséna, les troupes françaises s'étendaient sur une longue ligne entre Augsburg et Ratisbonne, présentant au centre un intervalle immense : l'archiduc se présentait par masses ; il n'avait qu'un pas à faire pour couper Davoust, et écraser les autres colonnes par des attaques de flanc.

Napoléon, arrivé le 17 à Donawerth, fut ému des périls qu'entraînaient les fausses manœuvres de Berthier :

— Ce que vous avez fait là, lui dit-il, me paraît si étrange, que si vous n'étiez pas mon ami, je croirais que vous me trahissez ; car



Davoust se trouve en ce moment plus à la disposition de l'archiduc Charles qu'à la mienne.

A peine connaissait-on la position des corps de troupes les plus importants, et l'on n'avait aucune donnée certaine sur les mouvements de l'ennemi. L'empereur envoya partout aux renseignements, se mit promptement sur la voie, et eut bientôt réparé les fautes de son lieutenant. Sa présence seule, d'ailleurs, avait bien diminué les périls. L'archiduc, en apprenant l'arrivée de son redoutable adversaire, avait suspendu sa marche offensive. Napoléon profita de ces premiers moments d'hésitation, pour concentrer rapidement ses forces éparpillées.

L'archiduc, néanmoins, avait encore tous les avantages ; son armée était de beaucoup plus supérieure en nombre à celle des Français ; les positions qu'il occupait étaient également favorables à l'attaque et à la défense ; ses talents militaires n'étaient pas contestés ; et cependant, par une suite de combinaisons les plus étonnantes peut-être que le génie de Napoléon eût jamais conçues, il ne fallut que cinq jours pour dérouter, disperser et vaincre les masses formidables qui pesaient sur la Bavière.

Masséna reçut ordre de se porter, par un mouvement oblique, d'Augsbourg à Pfaffenhofen, Davoust de se rapprocher du centre par une manœuvre semblable, de Ratisbonne à Neustadt. Napoléon à In-

NAPOLEON



L. OPDEBEEK — EDITEUR — ANVERS

PAUL BELETTE

NAPOLÉON

SA VIE, SES GUERRES

5° EDITION



L. OPDEBEEK

— ÉDITEUR —

ANVERS